

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Toujours recommencer

Est-ce d'avoir été limité trop longtemps dans nos arpentages que nous avons voulu vous proposer pour ce numéro du *Basilic*

quelques points de balade dans le catalogue des éditions L'Amourier ? Certes, parmi les quelque deux-cent-trente ouvrages publiés, seule une petite poignée est ici montrée du doigt. Non pas un "hit-parade" ou un index des livres qui valent le détour. Mais le partage de bonheurs tout à fait subjectifs vécus au fil des ans par ceux et celles qui forment ce que l'on a eu coutume d'appeler "le comité littéraire".

Édito par **Michel Séonnet**
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Il est vrai que, d'en faire partie, nous a donné le plaisir et le privilège de découvrir la plupart de ces textes à l'état de manuscrits (tapuscrits, il faudrait dire, mais ce serait effacer ce qu'il faut de *manus* pour taper lettre après lettre un texte...). Raphaël Monticelli dit bien dans son *Journal intermittent* ce qu'il en fut de ces arrivées et de ces découvertes. Comme on peut être saisi par un nouveau paysage. Ou plus radicalement, quelques fois, comment ce

fut l'impression d'aborder une terre inconnue dont le souvenir de l'arpentage ne nous lâchera plus. Et l'envie d'y retourner.

C'est d'ailleurs peut-être cela qui réunit les livres présentés ici : que chacun/chacune ait eu le désir d'y retourner, de refaire les chemins de lecture qui, comme les chemins à travers champs ou montagnes, s'ils prennent toujours les mêmes orientations, les mêmes déclivités, n'en sont pas moins chaque fois différents, la différence ne faisant qu'augmenter le plaisir, et le plaisir, le goût d'aller plus loin. Chacun / chacune d'entre nous y est donc allé avec son seul plaisir en boussole. D'où l'intérêt, et la surprise, de remarquer la diversité des textes ici convoqués (poésie, roman, "essai", récit...), tout ce que les nomenclatures s'évertuent à mettre en tiroirs mais que la nature même d'un catalogue d'éditeur – quand bien même y eût-il des collections particulières – est de mettre en rapport, en écho, créant d'un "genre" à l'autre des passerelles inattendues.

"Il n'y a pas d'écrit qui ne raconte pas d'histoire" dit Martin Miguel en re-ouvrant pour la énième fois les *Bribes* de Raphaël Monticelli. Le récit biographique d'Hélène Mohone, *L'Enfant africaine*, n'est-il pas déjà

P. 1 - Éditorial de Michel Séonnet

Notes de lecture :

P. 2 - par Marie Jo Freixe
Ambulances de Ronald Bonan

P. 3 - par Françoise Oriot
L'Enfant africaine d'Hélène Mohone

P. 3 & 4 - par Martin Miguel
Bribes de Raphaël Monticelli

P. 4 - Appel à adhésion / Agenda des amis

Notes de lecture :

P. 5 - par Alain Freixe
La Vie en désordre de Bernard Noël

P. 5 - par Michel Séonnet
L'Étreinte en sa mémoire de C. Bagonneau

P. 7 & 8 - Journal intermittent
de Raphaël Monticelli

P. 8 - Librairie

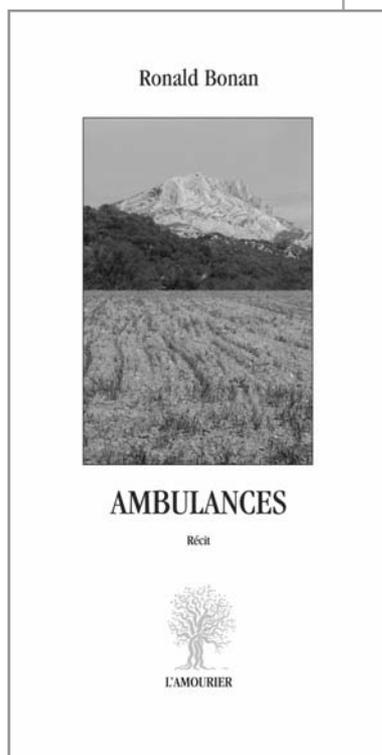
fiction ? Les trois poèmes de *La Vie en désordre* de Bernard Noël, ne sont-ils pas enchâssés dans des textes en prose qui, Alain Freixe le suggère, prennent figure d'essais ? *Ambulances*, le récit de Ronald Bonan où Wittgenstein est si présent, de la philosophie ? Quant au roman de Christophe Bagonneau *L'Étreinte en sa mémoire*, peut-on appeler autrement que "poésie" cet état d'écriture dans lequel il se tient plus de quatre-cents pages durant ?

Un catalogue d'éditeur est nourri de passages secrets. Le parcourir, c'est se mettre à la disposition de cet inconnu qui est à la fois fondation et horizon de toute écriture. Sans limites. Sans partage. Sans prétention non plus à enfermer un auteur dans un genre, et ce genre dans une fonction.

Il y a dans le catalogue de tout véritable éditeur quelque chose d'une bibliothèque personnelle. Voire intime. La générosité en sus de vouloir la donner en partage. La monumentale entreprise de re-création du site internet de L'Amourier relève de tout cela. Avec ce désir particulier – auquel les notes publiées ici voudraient, à leur manière, contribuer – de faire de chaque ouvrage du catalogue une possible nouveauté, non plus dans le mécanisme dévorant de l'édition marchande qui, hormis les quelques "meilleurs vendus", rend tous les livres éphémères, aussitôt parus aussitôt disparus, mais veut laisser à chacun/chacune une possibilité sans cesse renouvelée d'être, pour celui ou celle qui le lira, la "nouveauté" de sa vie au moment où il/elle le lira.

Ronald Bonan

Ambulances



Il peut m'arriver de choisir un livre au vu de sa couverture. Ici, c'est une photographie de la Sainte-Victoire qui m'a fait signe et m'a poussée à entrer dans le récit de Ronald Bonan. Des ambulances annoncées dans le titre, je ne retiendrai pas la fonction mais le commentaire de l'adolescent que fut le narrateur. Il vient de quitter son Italie natale pour venir en famille s'installer dans le sud de la France. Entre deux terres et deux langues, il s'écrie "*Ambulance, c'est incomplet ! il faudrait dire ambulance médicale... sinon on ne sait pas qui déambule.*"

Dans ce récit qui mêle rêves et réalité il s'agit de suivre une déambulation, l'aventure de celui qui est à la recherche d'une identité tout en s'interrogeant sur le langage. Il va de ville en ville, de métier en métier, de rencontres en rencontres. Il sera d'abord "*répondeur vivant*", c'est-à-dire veilleur de nuit en charge des appels des clients d'une compagnie d'Assurances... *les clients étaient moins effrayés par une voix réelle plutôt que par la même voix enregistrée sur une bande magnétique.* Plus tard, employé au classement de livres et fiches chez un lexicographe, il se demandera naïvement si celui-ci est un médecin capable de traiter cette "*maladie des mots*" dont il se sent atteint. Chez un graphologue il découvrira *les parchemins qui rivent les choses aux mots et les mots aux choses* et le calligramme du Fuji-Yama, pour lui réplique de la Sainte-Victoire.

Ce sont des langues particulières qu'il rencontre au milieu des hommes, celle du client de bar nocturne : *en commandant des boissons d'un geste de la main, que je saisis-sais sans l'avoir appris; il y a des heures où les deux doigts levés au-dessus de la tête d'un joueur de cartes attablé dans un café minable signifient deux whiskies, d'autres heures où le même signe désigne le café ou le pastis, ou celle des clochards, ce peuple pré-linguistique qui n'avait pas droit au logement et au travail, vivant des débets des hommes bien parlants.* L'itinéraire est souvent parcouru au pas de course, parfois en compagnie d'un compagnon : *...Guillaume se mit à nommer les endroits que nous traversions, comme un guide touristique, mais sans autre commentaire, le Pharo... les Catalans... et au fur à mesure, ces noms prenaient un sens pour mes poumons, les muscles de mes jambes et le poids de ma tête sur mes épaules. Les jours suivants je préparais mon corps à l'effort en proférant intérieurement ces mots.* Belle approche du rapport langage-corps !

Mais rien ne tiendrait dans ce récit sans la présence d'un fantôme, celui de Ludwig Wittgenstein, philosophe du langage, l'un des penseurs les plus singuliers du XX^e siècle, évoqué dans les dernières pages *sous l'aspect d'un de ces super-héros des bandes dessinées américaines, avec cape et masque, survolant villes et campagnes, les poings tendus, venant au secours des locuteurs indigents.* Wittgenstein qu'il imagine *...frappé de la même maladie que (lui)* alors qu'il s'accroche à ce *Cahier bleu*, transmis par Luz, une femme traductrice de son état, *...attelée toute la nuit à sa tâche difficile et douloureuse, trouver les mots pour exprimer le sens d'autres mots.* Le *Cahier bleu* est devenu une sorte de talisman, le posséder va permettre une autre rencontre, celle de Juliette, l'amoureuse qui le mènera à la Musique et à la Poésie dans le voisinage magique de la Sainte-Victoire. D'autres ouvrages de Wittgenstein prendront place dans le sac de ce chemineau accueilli au terme du voyage au pied du Mont Ventoux par des paysans-étudiants qui formaient une sorte de famille. Ces livres vont nourrir un temps les échanges sur lectures et réflexions de ces jeunes gens délaissant le soir les travaux des champs en cette terre arcadienne. Au terme du séjour ils seront abandonnés dans les rayons de la bibliothèque de la ferme hospitalière par Andrea qui à la fin révèle son nom, lui qui n'a jamais été nommé, *Je n'en aurais plus besoin. Du moins tant que je serai occupé à me réconcilier avec les mots et à guérir.*

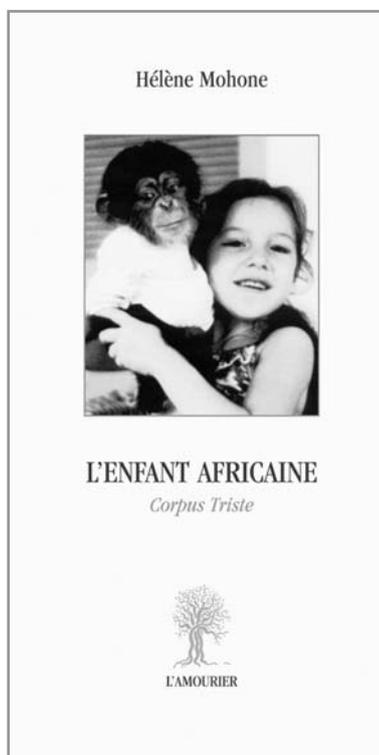
Pouvais-je-penser en répondant à l'appel de l'image d'un lieu qui m'est familier que cette fiction fascinante, souvent teintée d'humour, m'entraînerait sur les chemins où se rétablit *une sorte de contrat tacite avec les choses. Et leur nom ?*

C'est là une expérience que l'on souhaite partager avec d'autres lecteurs ! Lisez *Ambulances* de Ronald Bonan, paru en 2005 aux éditions L'Amourier !

Ronald Bonan est né en 1961. Après une enfance passée à Rome, il poursuit ses études en France, quittant le dessin industriel pour la philosophie, qu'il enseigne actuellement. *Ambulances* est son premier roman. Collection Thoth, 14,00 €

Hélène Mohone *L'Enfant africaine*

Que devient-on lorsqu'un événement traumatique nous sépare de nos souvenirs ? Le philosophe Michaël Fœssel explique dans *Le Temps de la consolation* que si c'est bien le même "moi" qui a vécu un événement et qui se rappelle l'avoir vécu, au moment même où il se souvient de cet événement, il prend conscience qu'il en est séparé. Dans *L'Enfant africaine*, la narratrice est tellement éloignée des souvenirs heureux de sa petite enfance en Afrique que ses deux âges, le passé et le présent, ne peuvent être portés par la même voix. L'être n'est pas unifié : il y a "l'enfant qui attend" et "celle qui a grandi trop vite". En commun, la douleur de la perte réactivée chez l'adulte par un corps souffrant, opéré, hospitalisé : *Corpus Triste* est sous-titré le livre d'Hélène Mohone.

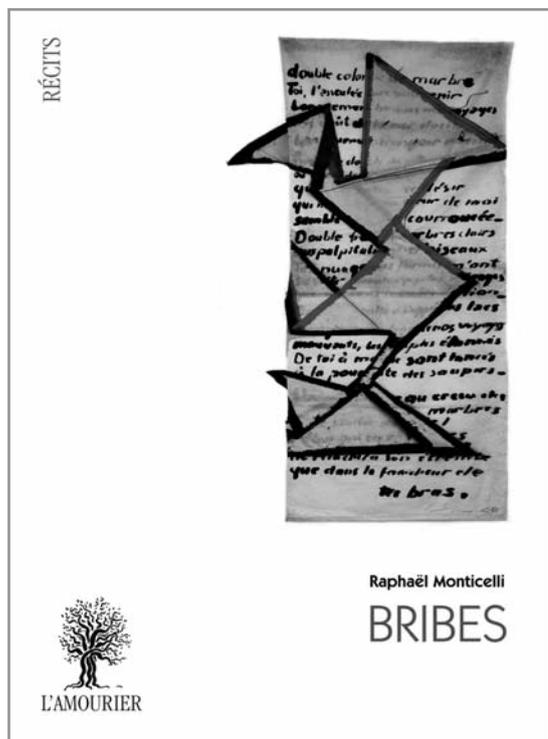


La violence du chagrin fait lever les images d'une enfance vécue intensément et dans une proximité avec des animaux sauvages telle qu'on ne peut plus la vivre en Europe : *Les animaux la tiennent à leur fourrure, à l'écaïlle, au cri, aux yeux, à la sauvagerie qui monte des pistes endormies. Les animaux sont divins. Elle les croit vivants même morts. Leur raideur de cadavre est un leurre de plus qui la mène sur la route. À l'hôpital, "celle qui a grandi trop vite" se demande comment aimer le corps survivant. Et la première pierre qui sort du trou c'est l'enfant en Afrique.*

La toute petite enfance est liée aux parents, à la mère, mais celle de la narratrice ayant deux fois disparu, ce n'est pas en l'évoquant qu'elle éprouvera "le réconfort qu'apporte le souvenir" dont parle Michaël Fœssel.

La guérison viendra de ses camarades de jeu, les animaux avec lesquels les enfants entretiennent cette familiarité qui étonne toujours les adultes : *La toute première émotion du singe accroché au cou comme à la mère. Le souffle dans les cheveux. De la vie toute animale, directe animale. La vie entière sans recul, sans calcul, contenue dans les gestes des singes. Les singes sont avec l'enfant. Ils sont accrochés à elle et crient quand ils sont mécontents. Ils veulent beaucoup d'amour.*

Avec l'enfant restée là-bas et enfin consolée par celle qui a grandi, qui est partie, l'adulte, riche désormais des images de son passé, peut dire *comme une prière* : "Mes animaux." C'est enfin le même "moi" qui parle d'une seule voix, celle, très belle, d'Hélène Mohone. (Collection Thoth, 11,50 €)



par Martin Miguel

Elle laisse échapper des lambeaux de phrases dans lesquels, en les recousant, très peu trouveraient une signification claire.

Lautréamont

Les chants de Maldoror III

Raphaël Monticelli *Bribes*

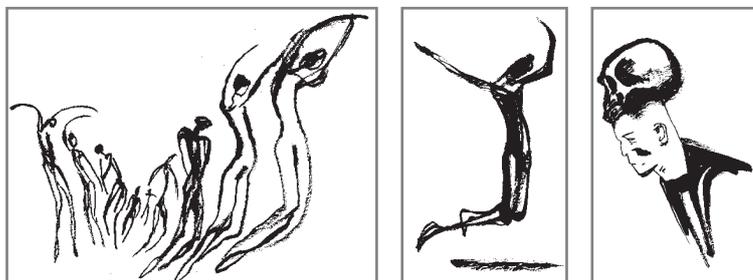
Il n'y a pas d'écrit qui ne raconte pas d'histoire. Quand bien même serait-il indéchiffrable mais non point invisible, le relais de sa trame prendrait corps en nous-mêmes. Il est bien des traces de nos ancêtres qui fonctionnent de la sorte. Quand bien même serions-nous sourds et aveugles sur le coup d'une rencontre, d'un écrit par exemple qui serait donc, pour nous, muet, on finit par inventer – se la raconter – y mettre des mots et les mots sont déjà

pleins d'histoires et d'images parce qu'ils sont opaques et diaphanes en même temps. Je dis donc, du haut de mon histoire, qu'il n'y a pas de littérature qui ne raconte pas d'histoire(s). Le problème est dans le verbe raconter : comment ? Je pense qu'une donnée importante dans l'écrit est : comment tient-on compte du temps, comment on le pétrit. Son potentiel de variations et d'implications est immense. Comment joue-t-il le passé, le présent et le futur, mais comment aussi joue-t-il dans l'espace physique même où s'inscrit l'écrit ou comment joue-t-il musicalement. Cette donnée, me semble-t-il, donnera forme au texte et nature à son histoire, ses images. Le sens en paraît-il insensé. C'est dire que la matière même de la langue, dans toutes ses dimensions peut avoir une figure chamboulée. C'est dire que l'histoire peut ne pas être un fil mais un tissu voire un habit d'arlequin. Et le projet de temps dans l'écrit ne va pas sans celui que nous vivons au quotidien et qui nous bouleverse en toute conscience ou pas dans une espèce de concordance ou pas. Disons que cela donne, peut-être, la poésie, cette figure torsadée du monde, quelle que soit la forme que prend le texte et donc l'histoire sensée qu'il développe et suggère et qui fait de moi, lecteur, quelqu'un qui doit se hisser à une hauteur, pour voir ou pour entendre justement le sens... convenu ou renversant.

Le prétexte de ce préambule vient du fait que le livre du fonds des éditions L'Amourier que je veux présenter, fait partie des livres qui l'ont suscité. Sans cesse il me tarabuste en ses formes de temps, m'aiguillonne tant je les cherche, les trouve et les perds dans l'espace des relations d'un jeu de cache-cache. J'en pensais hier des commentaires, et aujourd'hui encore, et pourrais en penser d'autres demain tant il est ouvert et qu'il ouvre. Il œuvre quoi ! Il œuvre un tant soit peu que nous sachions faire taire nos représentations, nos fixations, non pas les supprimer mais les mettre à distance pour les transformer ou les mettre à jour comme un joli ciel. Bouchez-vous les oreilles, dépliez vos yeux et entendez la musique sourdre, les corps vibrer, la vie et sa mémoire apparaître dans votre espace mental ! L'histoire d'un monde fait de mondes. Des échos d'histoires qui rebondissent des liens qu'elles tissent. L'érection d'un mur de briques disparates qu'un ciment de miel fait tenir. Des temps à produire du temps ou l'inverse. Ce livre, c'est **BRIBES** de Raphaël Monticelli. Il me fait croire que je suis intelligent, il ne me tient pas la main sur un chemin, il signale en des croisées des directions et me dit débrouille-toi, dépouille-toi, va... et de ses sources, je m'altère.

Bribes, collection Fonds prose, 26,00 €

Dessins d'Edmond Baudoin extraits du volume 1 des *Bribes*



Adhésion 2021 à l'Association DES AMIS DE L'AMOURIER

Au terme de cette étrange année, douloureuse pour beaucoup, notre association peut quand même présenter un bilan honorable. Les newsletters régulières, le petit bulletin et le *Basilic* ont permis de maintenir le contact. La brochure *Printemps des Poètes*, créée pour tenter de remplacer toutes nos lectures annulées, a reçu nombre d'échos enthousiastes et fut très bien relayée. La fermeture des librairies a été (un peu) compensée par les ventes sur le nouveau et superbe site de la maison d'éditions. Non découragés, nous sommes prêts pour repartir à votre rencontre et vous proposer lectures et manifestations diverses en 2021, notamment nos **Voix du Basilic** fixées aux 28, 29 et 30 mai 2021 (à vos agendas !). Pour réaliser ces projets qui soutiennent les éditions L'Amourier, vous le savez, nous avons besoin de vous. Vous remerciant par avance pour votre engagement à nos côtés, nous vous appelons à renouveler votre adhésion pour 2021.

Avec les amitiés du bureau de l'Association,

Françoise Oriot

* Le bulletin d'adhésion 2021 est joint à ce *Basilic*. Sachez qu'en étant adhérent, vous bénéficiez d'une réduction de 10 % sur tout achat de livres publiés par L'Amourier.

AGENDA DES AMIS

NICE - BMVR Louis Nucéra

Lecture/rencontre avec **Alain Guillard** autour de son livre *Et n'oublie pas la lumière avant de...*
vendredi **12 février 2021** à 17h

NICE - BMVR Printemps des Poètes

Lecture par les poètes de **L'Amourier** de textes choisis sur le thème "**Le désir**"
vendredi **12 mars 2021** à 17h

Lyon - Printemps des Poètes de l'asso. "Dans tous les sens"

Lecture/rencontre avec **Alain Freixe**
mercredi **17 mars 2021**

Besançon - Printemps des Poètes à la Faculté des Lettres.

Lectures/rencontres avec **Alain Freixe**
23 & 24 mars 2021

Savigny-sur-Orge - Printemps des Poètes dans le cadre

de "Musique et poésie". Lectures avec **Patrícia Cottron-Daubigné, Alain Freixe, Nikos Lybéris, Evelyne Morin, Anne Mortal**
27 mars 2021

NICE - BMVR Louis Nucéra

Lecture des **poètes de la Commune de Paris** par des poètes de L'Amourier
vendredi **21 mai 2021** à 17h

Bernard Noël

La Vie en désordre



Quand un mot m'échappe, quand je le cherche non sans quelque émoi, il m'arrive alors de relire *Le Syndrome de Gramsci* de Bernard Noël qui au-delà du trou de mémoire fait signe vers un trou certes, mais celui d'une plaie blanche dans laquelle tout le langage peu à peu se précipite. Pas plus tard qu'hier au détour d'une de ses pages voilà que je tombe sur ces lignes : *Il en va des mots comme des virus ou des germes, c'est une peste invisible, mais capable de bien remplir le rôle de contrepoison*. Outre sa résonance dans les temps que nous traversons aussi bien que possible, je me trouvais ramené à cet autre livre de Bernard Noël, *La Vie en désordre* que L'Amourier avait publié dans la collection *Fonds poésie* en 2009 – et à l'entretien qu'il m'avait accordé pour notre *Basilic* N°20 en mai 2005 (à retrouver dans les archives sur le site amourier.fr). Bernard Noël parlait des conditions dans lesquelles il avait composé ce livre. Il vivait une expérience : celle d'un hasard qui lui avait remis sous les yeux *Poème d'attente* retrouvé chez un bouquiniste et *L'Émotion du temps* retrouvé à l'occasion d'une exposition d'Anne Walker. *Poème en désordre* était en travail.

Voilà soudain que ces trois poèmes libéraient comme un flot de noirceur à ses yeux. Voilà que le corps des mots céda au corps de chair, que l'intériorité laissait sa place à l'intimité, cet arrière-pays de son être, voilà qu'une lumière noire s'emparait de lui. L'autre faisait irruption. À l'improviste comme toujours. Depuis les arrières. Dans son dos. Surprise ! Il remettait sur les devants cette part d'ombre dont il était l'hôte. Avancer la main dans cette direction va prendre la forme des deux proses – *De la sueur des mots* et *Ce désir d'écrire* – qui encadrent les trois poèmes dans *La Vie en désordre* dont *Poème en désordre* restera le moyeu. Ces deux textes sont pour Bernard Noël des *introspections poétiques qui voudraient se refroidir dans la théorie et qui ne réussissent qu'à s'énerver dans leur limite*, je dirais quant à moi que ce sont des essais, si essayer, c'est penser car ces proses ne sont pas différentes de la pensée qu'elles développent. On pourrait voir là l'héritage des poèmes dans lesquels émotion et pensée sont inséparables. Ces deux textes sont des poteaux d'angle, deux bornes qui ne bornent pas, qui ne cadrent que l'écart et la présence, qui délimitent un espace qui donne sens aux trois "précipitations verbales" que sont les poèmes, deux rives, deux berges arides qui permettent à l'eau des trois poèmes de mener librement leur cours. Ce sont deux pierres levées qui transforment ce qui aurait pu n'être qu'un recueil en livre. Un tout composé et

vivant, l'unité d'un être dont la poésie est *le fond de l'âme révélé* comme il le dit dans *Extraits du corps*. C'est cela que voulait Bernard Noël, c'est cela qui se trouve réalisé dans *La Vie en désordre*.

"Quelle écriture pourrait sauver le vif", demande Bernard Noël. Aucune, puisque c'est le vif qui sauve l'écriture lui évitant de consommer tel ou tel événement. C'est le vif qui éclaire à partir de ce noir qui le précède et dont l'ampleur ne sera jamais tout à fait éclairée. Ce paradoxe de l'écriture, les trois poèmes le mettent en évidence. S'ils ouvrent "le lieu de l'infranchissable", ils nous laissent là sur ses bords parce que l'écriture articule et que l'effusion est le contraire de l'articulation. Il n'en reste pas moins que sans articulation nous ne connaîtrions pas ce lieu. Lorsque Bernard Noël écrit : *je t'aime dans le présent du mot / cependant qu'il me désespère / tant il remue de jamais assez*, on voit bien le courant traversant la chair et se portant au langage dire un peu mais pas tout, une "sueur lumineuse", une sueur de sens. Eh bien, si cela désespère, c'est dans ce désespoir que nous avons à puiser cette "énergie rebelle" dont Bernard Noël me disait dans un entretien publié dans le journal *l'Humanité* que *c'est toujours dans le noir que la langue s'ajuste au corps et c'est depuis ce fond que suinte l'invécu dans lequel l'humain s'éclaire à contre-mort*.

Servir ainsi au plus près la justesse de la langue et s'élancer vers le sens qui manque, c'est là dans sa nature-même un combat politique. Le combat de ceux qui désespèrent de la révolution mais choisissent malgré tout d'en garder l'exigence comme horizon – cf. *Sur le peu de révolution*, Bernard Noël & Michel Surya, éd. La Nerthe). Et du côté de L'Amourier, on s'apprête à célébrer les 150 ans de la Commune de Paris avec la réédition du remarquable *Dictionnaire de la commune* (depuis trop longtemps épuisé) de Bernard Noël, histoire de faire mentir le sens commun qui voudrait que la mémoire ne marche jamais qu'à reculons.

Christophe Bagonneau *L'Étreinte en sa mémoire*

"C'était donc ça aimer?"

Il est des livres dont l'écriture est brusquement envahie, brisée, détournée de son projet initial, par la déflagration que vient y provoquer ce qu'on appelle "vie réelle". À la page 299, sous forme d'un "Avertissement de l'auteur" Christophe Bagonneau s'en explique: *À l'heure où j'écris cet avertissement, cela fait plus de deux mois que j'ai remis à mon éditeur les deux premières parties de L'Étreinte en sa mémoire. L'écriture des deux suivantes étaient déjà engagées, et pourtant je sais que je ne les poursuivrai pas, et qu'elles ne verront jamais le jour... Entre-temps, en effet, celui qui a inspiré le personnage de C.G. (je ne l'ai d'ailleurs, dans la vraie vie, jamais appelé autrement que par ce surnom-là) entre-temps donc, C.G. mon compagnon, s'est éteint en quelques jours.*

Mais comment, à la lecture de ce livre magistral, somptueux, ne pas reconnaître tout aussi bien ce que l'écriture envisagée avait sinon de prémonitoire du moins de propédeutique, lent chemin de mots et de phrases qui, tels les rituels dont sera entouré le défunt, élevait autour du corps tant chéri de l'être aimé ce qui allait devenir un mémorial, la mort devenue alors *une sorte d'apothéose de leur union... le moment où leur amour peut se voir enfin élever des temples à son honneur et à son culte, des sanctuaires tels que maintenant je nous bâtis et taille dans ces mots.*

Tout semble en tout cas nous y préparer (et y préparer son auteur?) tant chaque page de ce livre semble relever du chant d'amour, qu'il y soit question de mort ou de jouissance. Un livre entier tendu sur cette crête

incertaine où justement la jouissance du monde, la jouissance de vivre, la jouissance de jouir, ne semblent pouvoir être exaltées que dans cette tension, cette menace, cette attente que la mort ne cesse de lui imposer, *c'est-à-dire en un mot, l'amour de l'éternité elle-même, chaque éjaculation pointant vers elle sans jamais pouvoir l'atteindre, dans un effort non pas inutile cependant, mais seul capable encore de nous faire accroire – ou espérer – qu'un jour la grande-envolée-sans-fin sera à l'image de cette petite mort-là, pleine de spasmes et de sperme, c'est-à-dire décuplée, ininterrompue et infiniment féconde.*

Mais reprenons. Dans le mouvement même où le livre nous entraîne. Ces deux premières parties que Bagonneau dit avoir écrites au moment où la disparition de son compagnon vient briser net son projet.

Première partie: *Invention d'une ville.*

Il y a une ville, Taipei, capitale de Taïwan. Il y a un couple, M. et C.G. (M. est français, C.G. taïwanais). C.G. dont la mémoire est en train de se dissoudre, la parole s'échapper, et même la conscience de la présence de l'être aimé se défaire.

C'est une sorte de face à face entre le récit conjecturel de M. et les méandres de la parole muette de C.G. Comme une autre manière qu'ils auraient là de s'aimer, corps à corps, langue à langue.

Deuxième partie: *Un monstre prometteur.*

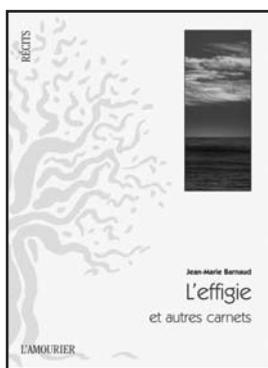
Il y a ce même couple. L'Asie en plus large – jusqu'en Thaïlande où les deux ont décidé de se laisser mourir noyés enlacés l'un à l'autre. C'est le récit de leur voyage dans des îles que l'on croit vacancières, jusqu'au point de la noyade prévue, la descente de M. dans ce tunnel dont parle les survivants, ce lent et majestueux passage à une autre dimension de vie dont M. ne veut plus se détourner alors que C.G., au dernier moment, s'obstine à les tirer de là.

On le voit, il s'agit là de deux expériences extrêmes. Tout le livre, finalement, navigue au bord de l'extrême, mais dans une jouissance permanente du monde et de la vie. On avance dans une majesté permanente d'arbres et d'oiseaux dont l'auteur nous offre non seulement noms, feuillages, chants et plumages, mais dont, loin du catalogue que cela pourrait devenir, il fait la matière d'un monde exubérant de vie. Tout entier dédié à cette vie.

Car c'est cela qui frappe dans ce livre (ces trois livres?) où la présence de la mort est telle une basse continue sur laquelle toute vie viendrait jouer sa partition. Jubilation de la langue et jubilation de la vie y sont permanentes. Que de pages à côté desquelles on voudrait s'arrêter pour les relire, les reprendre, ne rien rater des volutes, des senteurs, des murmures que chaque phrase y décèle comme un révélateur du monde. *...parce que l'écriture, écrit Bagonneau, a toujours été pour moi un univers de douce réplétion et de complétude...une avancée de calme où je pouvais encore parfois m'abriter... l'espace du contentement, de même, qui pouvait seul prolonger sans le troubler l'équilibre de joie auquel C.G. et moi nous étions exceptionnellement parvenus...*

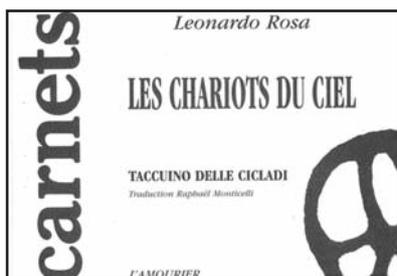
Cette *étreinte* qui fait titre n'est-elle pas l'anagramme de l'éternité?





Jean-Marie Barnaud fut la découverte de ma trentaine. Son premier recueil chez Cheyne m'avait bouleversé. La lecture de *L'Effigie et autres carnets* m'a persuadé de la dimension poétique de sa prose. Du reste, il ne trouvera pas pertinente cette opposition entre prose et poésie. Les premières lignes de son recueil de nouvelles le prouvent :

Le type entre dans la rue. D'ici, on entend seulement la rumeur de la circulation sur le boulevard, mais personne n'y fait attention. Là-bas, c'est la ville; ici, c'est le quartier, un village. Seules circulent dans cette rue les voitures de livraison. La chaussée aux piétons, aux poussettes, aux carrioles. Les trottoirs sont pleins de touristes. Sur la place Nationale, c'est jour de marché, les étals débordent. Le type est happé par l'ombre de la rue. Il marche lentement; il n'y a rien en lui de remarquable, il est comme tout le monde...



Ah! l'écriture de Leonardo Rosa! C'est qu'il fut d'abord poète, cet artiste peintre, et fondateur de *Momenti*, la première revue à paraître dans

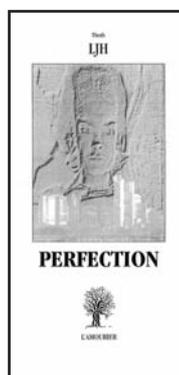
l'Italie de l'après-guerre. Son premier livre chez L'Amourier, s'intitule *Les Chariots du Ciel*, carnet que l'artiste tenait pendant un séjour dans les Cyclades, la découverte d'étonnantes peintures à la chaux, sur le sol, inexplicables, inexplicables, qui, peu à peu, vont devenir l'un des éléments de son travail d'artiste. Page après page, jour après jour, le lecteur participe à cette métamorphose et voit les peintures anonymes sur le sol des Cyclades migrer vers les supports de l'artiste.



D'abord l'amour de la langue. Quand j'ai ouvert *La toute pleine de grâce* d'Adeline Yzac, j'ai cru d'abord à un manuscrit retrouvé dans quelque lieu improbable tant est accordée la construction de la narratrice avec l'étrangeté de sa voix chargée d'un autre temps. Et, tout du long de ma lecture, ce trouble, rare somme toute, ne m'a jamais quitté.

Je m'appelle Feleicidad Archambault. Je vis non dans le monde profane comme s'y répandent les jeunes filles de mon âge, mais au lieu-dit La Larnaudie, la dernière maison retirée sur la haute falaise du Cingle qui surplombe la vallée de la Vézère, non loin de Lascaux; et en la demeure, j'habite le silence, près des miens et près des livres.

D'aucuns, gens de mon entour et de bonne foi, disent mon histoire singulière et qu'elle mérite tout bonnement d'être narrée.

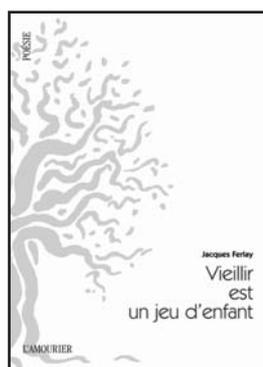


J'ai ouvert le livre et j'ai entendu une voix. C'était évident. Quand j'ai eu entre les mains le manuscrit de Ludovic Bablon, *Perfection*, les premières phrases m'ont convaincu : *Ma vie est une grande ville littorale. Le jour la mer se retire dès les premières lueurs des gens studieux chez eux, dans leurs apparts. Les papiers sont enlevés et les bus vont bon train sur les avenues qui sèchent...*



Celui-là, je l'attendais depuis longtemps : *Le mystère Marceur* de Martin Winckler. L'auteur me parlait depuis si longtemps de ce personnage, sorte de graphomane énigmatique! Ça correspondait si peu à ce que l'édition traditionnelle pouvait présenter et défendre. S'il était un livre qui justifiait l'existence de maisons comme L'Amourier, c'était bien celui-là, et dès le début, le ton est donné :

C'était un monstre. Avant qu'ils ne soient écrits, tous les livres le sont, j'imagine. Tant qu'ils restent dans la tête, ils sont comme un univers en expansion. Des dimensions impossibles à mesurer, des limites infiniment éloignées, un mécanisme intime et incompréhensible.



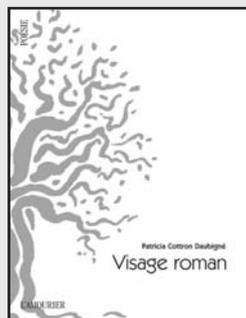
En voici encore un de délicieux. Je dis un, je pourrais dire plusieurs. Les Haïkus de Jacques Ferlay ont ce petit air d'évidence, d'inattendu, de distance, d'amusement très sérieux qui me ravit toujours.

Vieillir est un jeu d'enfant, dit l'un de ses tires; il ne saurait si bien dire.

JOURNAL INTERMITTENT (suite)

Depuis longtemps je suis persuadé qu'il existe une écriture, une parole, une voix, des formes et des contenus de la voix que seules les femmes peuvent construire, porter. Encore

faut-il que, écrivaine, poétesse, sculptrice, peintresse, elles se reconnaissent dans leur féminité, et dans ce que la parole doit au corps. Je vois bien que je m'aventure

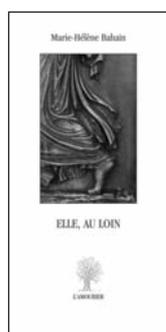


sur des chemins périlleux et que je n'ai guère de compétence en ce domaine. Mais je tente.

Quand j'ai lu *Visage roman* de Patricia Cottron-Daubigné, je me suis dit que c'était là un exemple probant d'une écriture depuis le point de vue d'une femme. Voici un extrait du poème intitulé *Maintenant les roses sont uniques* :

Un visage s'impose là
avant le corps
avant la voix
l'air soudain est un flot
j'engouffre mon regard dans le tien
Je ne dis pas encore tu
même je ne dis pas je
encore.
Si un visage est une ardeur
il ouvre le jour
et le monde
et la perte.

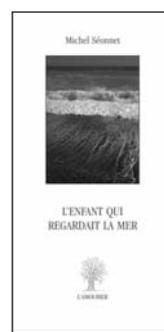
OFFREZ DU SENS, OFFREZ DES LIVRES !



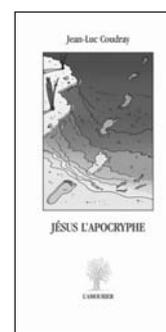
M-H Bahain



Jeanne Bastide



Michel Séonnet



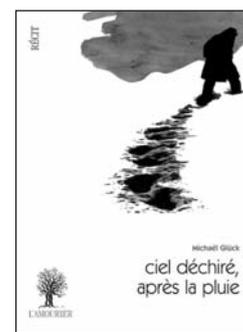
Jean-Luc Coudray



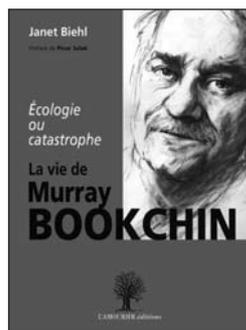
Werner Lambersy



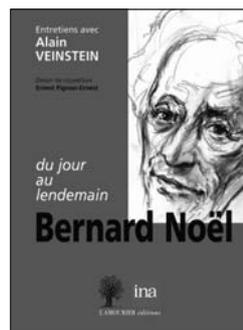
Alain Guillard



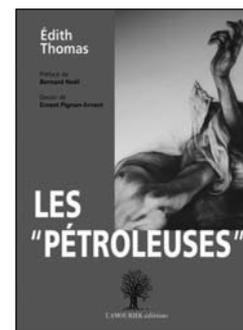
Michaël Glück



Janet Biehl



Bernard Noël



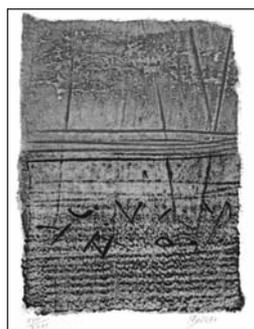
Édith Thomas

POUR LES AMATEURS DE BIBLIOPHILIE

Nous sommes heureux de vous présenter un tiré à part à 30 exemplaires du dessin réalisé par Ernest Pignon-Ernest pour la couverture du livre *Bernard Noël, du jour au lendemain*, accompagné d'une citation manuscrite par Bernard Noël.



Pour découvrir les titres de cette collection nous écrire ou nous téléphoner.



La Vie en désordre de Bernard Noël, enrichi d'une gravure d'Henri Baviera



Le Chant des batailles de Daniel Biga, enrichi d'une gravure d'Ernest Pignon-Ernest

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Michel Séonnet
Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Alain Guillard
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres